

« Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus »

En Belgique, les femmes gagnent 20% de moins que les hommes. Dans un couple hétérosexuel, les femmes consacrent en moyenne 2,5 fois plus de temps aux tâches ménagères que leurs compagnons. En 2015, 60% des Français en couple confessaient ne jamais faire le ménage. En revanche, 93% de Françaises en couple déclaraient accomplir cette tâche. En 2004, seules 30% de femmes siégeaient au Parlement européen et, en juin 2017, seuls 17 pays comptaient une femme comme chef d'État ou de gouvernement. Dans les 60 plus grosses entreprises françaises, les femmes représentent 36 % des effectifs, 30 % des cadres et seulement 11% des dirigeants. Toutes les femmes belges subissent le harcèlement de rue, un enfer quotidien pour les citadines.

Ces quelques chiffres ne sont que la conséquence et un révélateur imparfait d'une organisation sociale basée sur une vision androcentrique de la société qui pousse à envisager le réel principalement ou uniquement d'un point de vue masculin. Le masculin est la référence ultime, posé en mesure de toute chose, il est le point de repère qui permet d'envisager et de comprendre le reste. Ce reste dans lequel le féminin se trouve contenu, cantonné à un statut de perpétuelle infériorité. Ainsi,

l'homme et la femme sont perçus comme deux variantes, supérieure et inférieure, d'une même physiologie. Un exemple de ces variations en deux temps est celle de la représentation du vagin au Moyen-Âge comme un phallus inversé. Ces deux variantes sont supposées être clairement différenciées. Hermaphrodisme, intersexuation, androgynisme sont ramenés à des pathologies exceptionnelles. Ces deux variantes seraient également chacune les tenantes de caractéristiques spécifiques. Au masculin, on associe la virilité, le goût de l'aventure, la force, la bravoure, la témérité. Au féminin, la douceur, la constance, l'intuition, la prévenance, voire même le maléfique ou la manipulation.

Cette vision de deux sexes clairement différenciés, disposant de caractéristiques propres, a contribué à créer, transformer et pérenniser ce modèle de société androcentrique. Faisant rimer sexe avec genre, cette idée de la société assigne à chacun.e un rôle dont les limites sont prédéterminées en fonction de son sexe. L'idée de complémentarité entre hommes et femmes dicte l'organisation de la société. Une construction sociale tellement bien naturalisée que les femmes, elles-mêmes, se font souvent les premières gardiennes de ce modèle de société.

Ouvertures

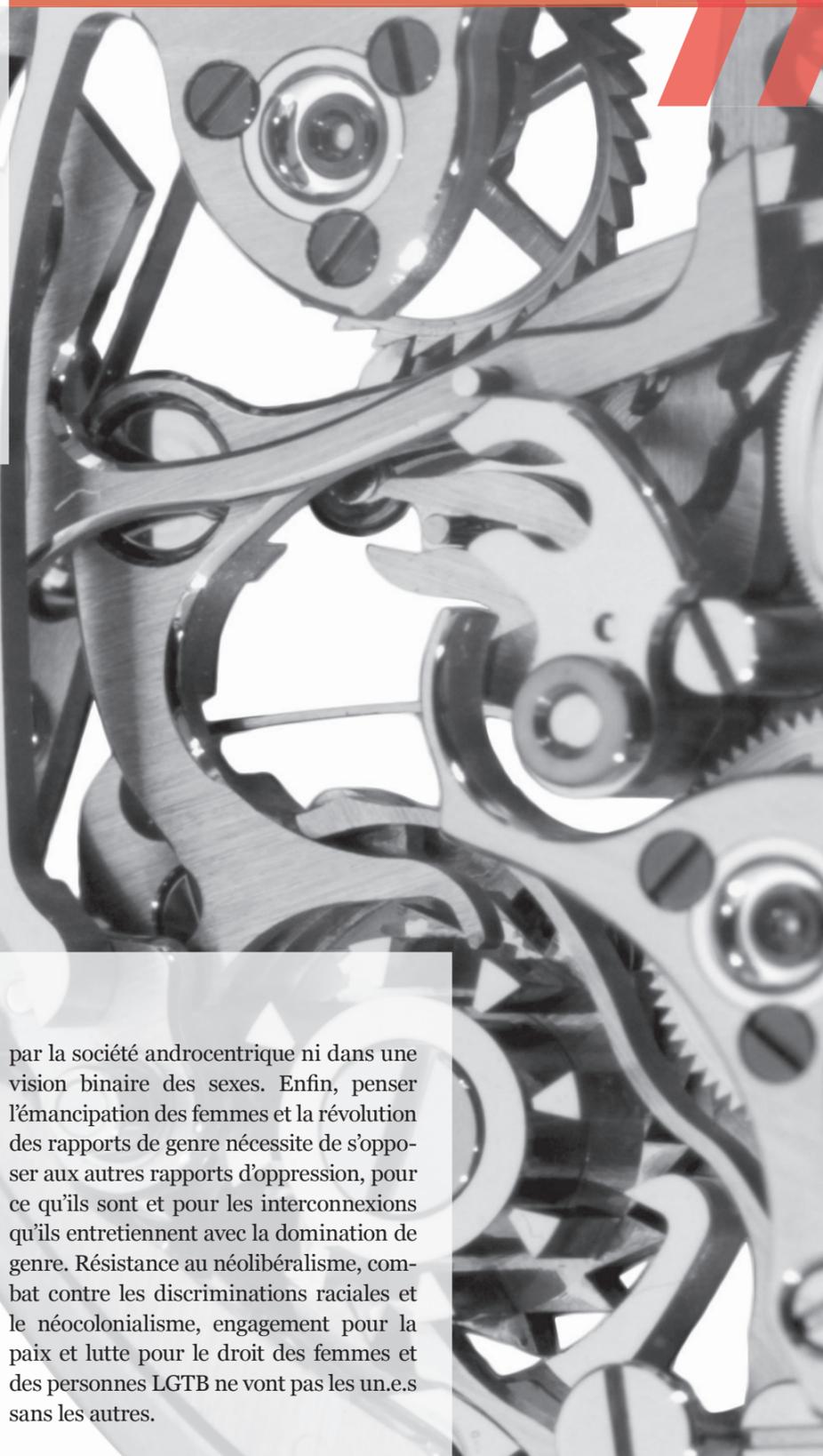
Ces quelques exemples font partie d'un ensemble cohérent de normes intériorisées et naturalisées. Ces normes constituent la matrice qui permet d'expliquer et de légitimer un modèle spécifique d'organisation de la société. Celui de la société androcentrique, posant le masculin comme base de référence, et de rôles sociaux genrés trouvant leur justification dans une vision binaire des sexes. Un modèle défendu autant par les dominant.e.s que par les dominé.e.s qui, l'un comme l'autre, intériorisent et naturalisent les codes de la société. C'est que, suivant les mécanismes de la violence symbolique, les femmes, ainsi que l'ensemble des personnes qui subissent cette domination, pensent et envisagent leur place dans la société en fonction d'un univers codifié et construit selon les normes sociales de la société androcentrique. Pourtant, « on ne naît pas femme, on le devient ». Tout comme on

ne naît pas homme, on le devient aussi. De même, à l'image d'une échelle de gradation, il existe tout un ensemble de possibles entre ces deux extrêmes que sont la féminité et la masculinité hégémoniques. Envisager le genre comme un ensemble de variations sur une même échelle permettrait de rendre compte de la complexité de ces appartenances. Chacun.e aurait ainsi la possibilité de choisir de se positionner à l'endroit de l'échelle qu'il ou elle pense lui correspondre, en dehors des limites imposées par les rôles sociaux genrés.

Un telle réorganisation de la société vers une réelle émancipation des femmes constitue bien une révolution. Une révolution qui n'est cependant pas possible sans la prise en compte d'une nécessaire libération des hommes, par l'émancipation des codes de la masculinité hégémonique, et des personnes LGBT qui ne se retrouvent bien souvent pas dans les codes dictés

essais de définitions

FÉMINISMES : Comme tout courant politique, le féminisme est diversifié autant dans ses revendications que dans le choix de ses moyens de lutte. Il existe probablement autant de féminismes que de personnes qui se revendiquent féministes. Permettons nous cependant de noter un courant en particulier, celui du féminisme intersectionnel ou féminisme inclusif. Incarné entre autres par des figures telles que Christine Delphy et Elsa Dorlin, il a pour objectif de mieux comprendre et prendre en compte les différentes discriminations et oppressions que les femmes peuvent subir en plus du sexisme. Rejetant une vision qui viserait à traiter ces différentes oppressions séparément, ces féministes veulent comprendre et expliquer comment ces différentes dominations s'exercent en même temps et se conjugent pour former une oppression spécifique. Elsa Dorlin donne une excellente explication de cette vision du féminisme lorsqu'elle dit que « déconstruire les normes dominantes de la féminité, les diktats de la mode ou les injonctions des sociétés de consommation impliquent une analyse précise du néolibéralisme comme des normes esthétiques et morales héritières des cultures postcoloniales. La quintessence de la féminité contemporaine est occidentale, blanche, jeune, hétérosexuelle, sans handicap (y compris en termes de poids) et économiquement solvable! »



domination de genre

« EPILE-TOI, LIPOSUCE-TOI ET SOURIS ! »

L'univers médiatique participe à perpétuer certaines visions du monde autant qu'il participe à le transformer. Ainsi, la publicité, le cinéma, les jeux vidéos, les bandes dessinées correspondent et entretiennent les règles de la société androcentrique. Un univers codifié et organisé pour répondre aux supposées attentes de l'homme blanc hétérosexuel, souvent afin de faire vendre. Dans cet univers, les femmes sont fréquemment présentées de manière hypersexualisée ou « découpée » pour en présenter les parties les plus « intéressantes ». Au cinéma, elles sont cantonnées dans de seconds rôles, où elles n'ont parfois ni nom, ni répliques, réduites à être de simples « cautions nichons ». Dans la publicité, les femmes nues aux corps « parfaits » font vendre aussi bien des savons douches et du parfum que des voitures et de la mousse à raser. Cette hypersexualisation de la femme la réduit à un simple corps sans cerveau, un objet de désir qui suscite l'envie de possession. Pour les femmes, ce

sont des injonctions permanentes. Être belle selon les canons de beauté en vigueur. Vouloir plaire en étant fine et épilée. Des injonctions qui conduisent les femmes à se sentir constamment observées, même quand elles sont seules, et qui affectent leur confiance en elles et leurs capacités intellectuelles. Dans cet univers merveilleux, les hommes ne sont pas non plus épargnés. Eux aussi subissent les diktats d'une certaine idée de la masculinité martelée à travers des représentations de héros invulnérables, dont la force physique n'a d'égal que leur détermination et qui ne s'encombrent guère de sentiments superflus. Cette image exerce une influence sur l'idée que les hommes se font de leur corps et de leur rôle en société. Objectif plaquettes de chocolat et biceps rebondis. Un physique « rêvé » accompagné de son cortège de traits de caractère indispensables à l'homme, le vrai : individualisme, autonomie, force physique et morale, invulnérabilité, contrôle, absence d'émotions.

domination de genre

« NE PLEURE PAS, FILS ! », « TIENS TOI BIEN À TABLE, MA FILLE ! »

Dès la plus tendre enfance, nous emmagasinons, compilons, trions les informations que nous transmet notre environnement pour construire notre conception du monde et de la place que nous y occupons. C'est aussi dès la plus tendre enfance que les comportements genrés se construisent. Une construction qui passe par une multitude d'éléments, d'apparence anecdotique s'ils ne sont pas compris comme un tout. Les remarques faites aux petits garçons pour que ceux-ci ne pleurent pas et se montrent forts, alors que celles faites aux petites filles leur prescrivent de bien se tenir à table. Les jouets pour enfants où la dinette est rose et destinée aux filles, alors que les dinosaures et les pirates sont réservés aux garçons. À l'école, où on donne plus souvent la parole aux garçons et réprime plus durement les petites filles dissipées. Nous projetons ainsi tout un univers sur les enfants qui, à leur tour, l'intègrent pour le reproduire ensuite. Un univers qui veut que les petites filles soient douces et soumises et les petits garçons intrépides et protecteurs. Plus tard, les petits garçons devenus hommes seront plus souvent directeurs. Quant aux petites filles, les injonctions à s'effacer pourront avoir des conséquences sur leur construction en tant que femmes et altérer leur confiance en elles.

« LE MASCULIN L'EMPORTE. »

En grammaire française, le masculin l'emporte toujours. Une règle enseignée comme universelle. La langue est pourtant un processus vivant et le reflet de la société qui l'utilise et la construit. L'histoire de la langue française est faite de modifications et d'évolutions, et de plusieurs vagues de masculinisation, fondées sur des raisons politiques et sexistes. La règle du masculin comme neutre et donc l'emportant sur le féminin n'a pas toujours été la norme. C'est seulement au XVII^e siècle que cette dernière a émergé et a été pro-

gressivement imposée comme la norme en vigueur. A l'époque, d'autres règles existaient, comme la « règle de la proximité » qui supposait d'accorder en genre et en nombre avec le nom le plus proche. Le langage façonne les représentations que nous nous faisons du monde qui nous entoure. L'utilisation d'une langue fortement dominée par le masculin et qui le pose en référence de toute chose contribue donc à limiter les possibilités d'organisation sociale en les contenant à l'intérieur d'une appréhension du réel encadrée par ces représentations du masculin comme neutre et mesure de toute chose.

POUR ÊTRE UN HOMME, IL FAUT AVOIR DES COUILLES !

« Mais il y a quand même des différences biologiques indéniables entre hommes et femmes ! Vouloir tout ramener à des constructions sociales ne rime à rien ! » Un argument souvent entendu, souvent de bonne foi, mais qui constitue une preuve probante de l'importance du processus d'intériorisation de la norme et de naturalisation des comportements sociaux. A la place de crier à une socialisation excessive du biologique, il est intéressant d'inverser le raisonnement et de se demander si nous ne serions pas plutôt confrontés à une biologisation du social. Les distinctions opérées sur la base de l'appartenance à un sexe déterminé reposent bien souvent sur la certitude que, biologiquement, hommes et femmes sont deux catégories distinctes et clairement différenciées. A partir de la fin du XIX^e siècle et des débuts de l'endocrinologie (la science de la médecine qui étudie les hormones), cette norme sociale de deux sexes distincts, clairement différenciés, a eu des influences considérables sur les découvertes des chercheurs.e.s et surtout sur la manière dont celles-ci ont été interprétées. Ces normes sociales naturalisées ont été transposées sur les découvertes scientifiques et ont guidé l'interprétation qui en a été faite. Aux origines, les hormones ont été catégorisées comme mâles ou femelles en fonction qu'elles étaient sécrétées par des organes mâles ou femelles. Plus tard, la découverte de certains effets « féminisants » des hormones mâles et inversement, des effets « masculinisants » de certaines hormones femelles commence à jeter le trouble sur ces visions simplistes. De même que la découverte du fait que, quel que soit son sexe, tout individu sécrète une quantité d'hormones du sexe opposé. Les biologistes, dans leur grande majorité, continueront cependant d'interpréter ces découvertes en se basant sur le modèle binaire des sexes et en disqualifiant les états intersexués comme pathologiques. Ils disqualifieront par la même une vision des différences entre les sexes comme une variation en plus ou moins d'une seule échelle de gradation. L'argument biologique pour justifier le maintien de rôles sociaux genrés pose donc problème. En effet, il repose sur de supposées vérités irréfragables qui ne sont finalement que le produit de constructions sociales préexistantes sur le genre et le sexe.

UNE HISTOIRE D'HOMMES

Raconter une histoire, c'est faire des choix. Dans la grande histoire de l'humanité, ces choix ont souvent été opérés au détriment des femmes. Ainsi, les luttes sociales, révolutions, conquêtes, batailles, bien que désignées par des noms féminins, auraient toutes été menées et gagnées par des hommes. Aucune femme sur les barricades, elles sont cantonnées à la cuisine et au rôle de soutien aux hommes sur le front. Peut-être anecdotique, mais non moins révélateur de la façon dont les découvertes souffrent de stéréotypes de genre, prenons le cas de Lucy. La petite australopithèque a reçu ce doux nom parce qu'étant plus petite elle devait forcément être une femme. Une certitude aujourd'hui mise en question par certains.e.s anthropologues. De même, nous oublions souvent que les guerriers vikings, qui continuent d'alimenter le mythe de la virilité barbare, comptaient pourtant des femmes dans leurs rangs, celles-ci occupant parfois les plus hauts postes de commandement. La liste des femmes oubliées est longue... L'histoire de la Révolution française ne fait que peu de place à des figures comme Olympe de Gouges, autrice de la Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne et morte sous le coup de la guillotine pour ses positions militantes. Qui se souvient de Louise Michel ? Elle fut pourtant en première ligne lors des événements de la Commune de Paris. Ou d'Alexandra Kollontai, première femme membre d'un gouvernement de l'Histoire ? Ou encore d'Emma Goldman ? Nombreuses sont les femmes qui ont marqué l'histoire. Elles sont pourtant souvent oubliées pour faire place à une histoire qui conte la bravoure des hommes.

AGENTS PRODUCTEURS - AGENTS REPRODUCTEURS

Les hommes auraient naturellement plus de mal que les femmes à contenir leurs pulsions sexuelles. Encore une assertion basée sur les « naturelles » caractéristiques masculines de l'autonomie, du pouvoir et de la force brute. Quant aux femmes, fidèles à leur douceur et rôle de mère inné, elles rechercheraient plutôt la stabilité et l'amour dans leurs expériences sexuelles. Les rapports sexuels sont ainsi un autre lieu de pouvoir et d'exercice de la domination. L'homme coureur ou infidèle est un Don Juan. On l'encouragerait presque à le faire ! La fille qui céderait trop souvent à l'appel du coup d'un soir est une fille facile ou une salope. La masturbation largement assumée et libre de tabous chez l'homme reste une pratique peu

avouable chez les femmes. Les films pornographiques continuent à reproduire les codes de la masculinité hégémonique et des rapports sexuels comme rapports de soumission de la femme à l'homme. L'homosexualité féminine est réduite à un objet de désir pour l'homme hétérosexuel. L'homosexualité masculine absente. L'homme producteur et la femme reproductrice continuent de cloisonner les limites de l'acceptable et de diriger les jugements de valeur. Heureusement, des libertés ont été acquises. Pourtant, le rapport à la sexualité reste profondément marqué par des stéréotypes de genre qui conditionnent le champs des possibles et les jugements de valeur et excluent encore trop souvent les autres moyens d'expression de la sexualité, comme l'homosexualité ou la bisexualité.